

La Contribution d'Hevé Jaouen / O'Flaherty



Liam O'Flaherty (1896-1984) est le mal aimé des lettres irlandaises. Il n'a pas son portrait sur les dessous de verres et les sets de table qu'on trouve dans les boutiques pour touristes. Je ne me souviens pas avoir vu quoi que ce soit sur lui au Dublin Writers Museum. Il avait pourtant fini par s'installer à Dublin, où il est mort. Semble-t-il, l'intelligentzia le boudait. À cet ostracisme, je vois deux raisons : son écriture et les sujets politiquement incorrects de ses romans.

Des Kenny, génial libraire de Galway et éminent connaisseur de la littérature irlandaise, parle ainsi de son style^[1] : *"C'est souvent à la cadence d'une mitraillette qu'écrit Liam O'Flaherty : les mots sont crachés les uns après les autres à la vitesse grand V. Il possède le don extraordinaire de vous amener directement au cœur d'histoires qui, pour la plupart, commencent par une courte phrase, rapide et pénétrante : L'idée surgit comme un flash. Ou : Brunton attendait à l'intérieur du bar privé. Ou bien encore : Il mesurait un mètre quatre-vingts."*

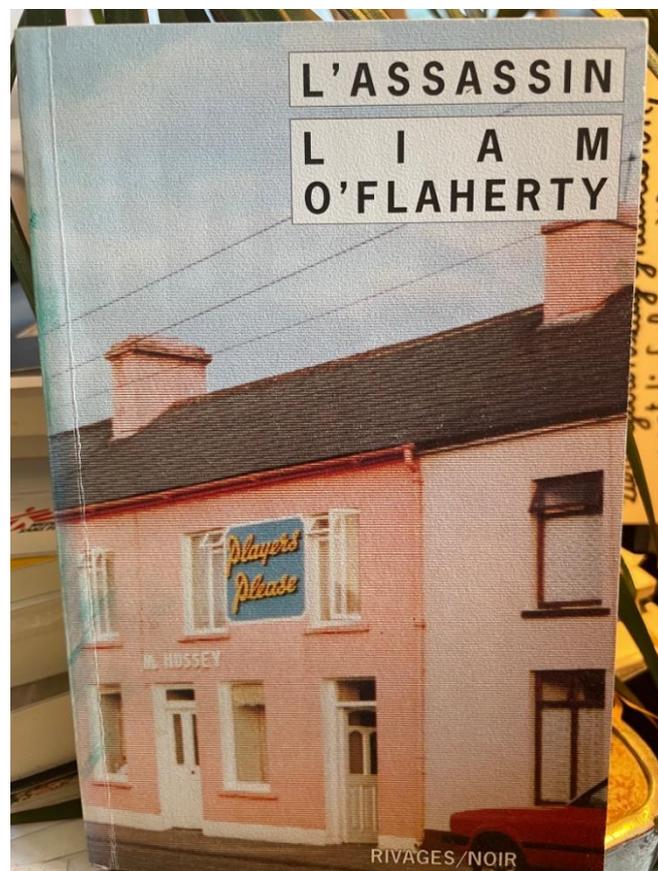
Liam O'Flaherty a vécu aux États-Unis dans les années 1920. Il n'est pas déraisonnable d'émettre l'hypothèse qu'il a été influencé par le roman noir américain, en ce qui concerne l'écriture et la description sans faiblesse de la société dans laquelle ses personnages évoluent. À moins que ce ne soit l'inverse ? L'usage qu'il fait du tragique, c'est-à-dire de la manipulation des humains par les dieux, dans plusieurs des romans cités ci-après, n'est pas sans analogies avec l'univers de **James Cain**, lequel n'avait pas encore écrit *Le Facteur sonne toujours deux fois* ni *Assurance sur la mort*. En tout cas, dans une Irlande minée par les séquelles d'une guerre civile qui venait à peine de s'achever, dans une île prise entre le marteau et l'enclume des conservateurs et de l'Église, ses romans ont été reçus comme des gifles iconoclastes. On est loin d'une Irlande de carte postale, qu'on en juge par quelques exemples.

Le Mouchard (*The Informer*, 1925). À Dublin, pendant la guerre d'indépendance, **Gypo**, un pauvre type mis à l'écart de l'IRA, dénonce son meilleur ami **Frankie** aux Anglais, contre une poignée de livres, pour se payer une pute. Torturé par le remords, il trahit une seconde fois, puis, découvert, est abattu par l'IRA et rend l'âme dans une église, au pied d'une croix.

Le Puritain (*The Puritan*, 1931). Un catholique sectaire voit ses principes basculer quand il tombe amoureux d'une fille légère. Elle est assassinée. Un flic enquête, le puritain avouera l'avoir tuée par jalousie.

La Maison de l'or (*The House of Gold*, 1929). Au sommet d'une falaise, à minuit, **Francis O'Neil** retrouve sa maîtresse **Nora**, jeune épouse du riche et vieux commerçant **Ramon Mor Costello**. Il s'agit de mettre au point les derniers détails du meurtre du mari et du cambriolage de son bureau. Les amants seront rattrapés par la fatalité, incarnée par un prêtre fou de morale chrétienne.

L'Âme noire (*The Black Soul*, 1924). Sur l'île d'Inverara (clone d'Inis Mór, la plus grande des îles d'Aran où **O'Flaherty** était né), un mariage arrangé a fait de **Little Mary** l'épouse d'un paysan fruste qu'elle déteste et à qui elle n'a jamais cédé. Débarque sur l'île l'Étranger. Démoli par la guerre 14-18, il noie son pessimisme dans l'alcool. **Little Mary** tombe amoureuse de lui, mais il refuse le bonheur de l'amour partagé. La fureur du mari provoque le drame.



La compréhension de l'intrigue de *L'Assassin* (*The Assassin*, 1928) exige de rappeler brièvement la naissance aux forceps de la république d'Irlande. Le dimanche de Pâques 1916, le premier soulèvement armé est déclenché à Dublin par des forces disparates, unies pour la circonstance : quelques centaines de nationalistes de droite, de républicains plus ou moins idéalistes et de membres de l'Irish Citizen Army du marxiste **James Connolly**. L'armée anglaise ne fait pas de quartier, les meneurs, dont le poète **Patrick Pearse**, sont fusillés. Choquée par la férocité de la répression, la population, jusque-là plutôt tiède, adhère aux idées indépendantistes. La lutte reprend en 1919 par des opérations de guérilla et se poursuit par une véritable guerre dans laquelle la Grande-Bretagne engage de plus en plus de forces. Des négociations secrètes menées entre les deux parties aboutissent au traité de Londres, signé en décembre 1921 par **Michael Collins**. Au prix de l'abandon des six comtés de l'Ulster, naît l'État libre d'Irlande – contrairement à ce qu'on peut lire ici et là, ce n'est qu'en 1937 qu'une constitution républicaine sera votée, et ce n'est qu'en 1949 que l'Eire dénouera tous liens politiques avec la Grande-Bretagne. « Libre », vraiment ? En vertu de ce traité, les Irlandais demeurent des sujets de sa majesté le roi **George V**. Les Républicains hurlent à la trahison. S'ensuit une terrible guerre civile – formidablement mise en images par **Ken Loach** dans *Le Vent se lève*, et illustrée par une nouvelle de **Joseph Kessel**, *Mary de Cork*. D'un côté l'IRA, de l'autre les Nationalistes. Les familles se divisent, l'Église excommunie les Républicains. Sous l'uniforme de l'État libre, des Irlandais fusillent d'anciens camarades de combat. Équipée et formée par les Anglais, la Free State Army n'a pas grand mal à l'emporter. Mais la plaie suppurera longtemps dans une Irlande résolument conservatrice, théocratique et fasciste sur les bords – les nazis avaient une ambassade à Dublin, et en 1944 les pires nationalistes bretons furent accueillis à bras ouverts par les Irlandais, au nom de la fraternité panceltique. Pendant des décennies gouvernée par la droite et le centre-droit, l'Irlande ne s'ouvrira à la modernité que dans les années 1980. Et encore, à petits pas prudents.

C'est dans le contexte de l'immédiat après-guerre civile qu'"à trois heures de l'après-midi Michael McDara descendit du tram au coin de l'église de Findlater." Retour des États-Unis où il a dû s'exiler, ce vétéran de l'IRA revient à Dublin pour exécuter un ministre de l'État libre, avec l'aide d'un complice peu sûr, peut-être un mouchard, et d'une passionaria, **Kitty Mellet**, ainsi décrite : "*Sans ses lunettes et son imperméable, elle était extrêmement séduisante. Sa moue autoritaire et ses yeux gris et froids ne la rendaient que plus tentante et exaspérante, en lui donnant cette aura de chasteté qui condamne tant de belles irlandaises au célibat, alors que, pour peu qu'elles se marient, elles épuisent leur mari au lit.*" On croirait lire du **Chandler**, ou du **Hammett**, ou du **Harry Whittington**, n'est-ce pas ?

Le ressort dramatique de l'assassinat à commettre n'est pas ce qui importe le plus à **Liam O'Flaherty**. Ce qui l'intéresse au premier chef, c'est de décrire la crise de conscience de **McDara** tout au long de la préparation de l'attentat : une alternance de doutes et de certitudes, de détermination orgueilleuse et de nihilisme – il est convaincu que son acte ne servira à rien.

Dans beaucoup de ses romans la personnalité de **Liam O'Flaherty** apparaît en filigrane. *L'Assassin* est probablement celui où l'auteur se confond le plus avec son héros.

Comme lui, il est né dans une île isolée, a combattu dans les rangs de l'IRA, a dû s'exiler et mener une vie d'errance et de galère pécuniaire aux États-Unis et ailleurs.

McDara entre dans la cathédrale Saint-Patrick pour interpeller Dieu, **Liam O'Flaherty** a jeté aux orties la soutane que son éducation religieuse lui promettait.

Sous le regard hautain de **McDara**, les maisons de Dublin, "*lugubres, certaines vieilles de centaines d'années, semblaient se dresser comme des vampires sales, crottés et honteux de leur existence*", **Liam O'Flaherty** annonce la couleur en commençant son roman coup-de-poing par le bras d'honneur d'une dédicace ironique, voire méprisante : *À mes créanciers*.

"Pionnier du genre qui allait rendre Hemingway et Steinbeck célèbres, Liam O'Flaherty était sans illusions" (**Patrick Raftery**, *L'Irlande*, Armand Colin, 1970).

Les quelque cent quatre-vingts nouvelles qu'il a écrites sont d'une inspiration plus consensuelle. Comme une compensation à la noirceur de ses romans, il y célèbre, souvent avec lyrisme, la beauté de l'Irlande, son héritage celte, ses coutumes ancestrales, une nature sauvage, un monde rural en lutte contre les éléments. "*Lorsqu'il parle de la nature*", nous dit **Des Kenny**, "*le ton tend à s'adoucir, la prose devient légère, presque tendre*." Lors de la réédition de ces nouvelles réunies en trois volumes (**Wolfhound Press**, 1999), il écrit sans ambages : "*Liam O'Flaherty peut fortement prétendre à se situer parmi les plus grands nouvellistes, toutes littératures confondues*."

Vers la fin de sa vie, de plus en plus solitaire, l'homme sans illusions déclarait quant à lui, en faisant la différence entre les écrivains "*immédiatement reconnus, au savoir livresque, dont la bonne éducation étouffe les sens*", et les autres, "*qui écrivent parce que le sort a voulu qu'ils se tournent vers l'écriture pour créer [...] : La critique ne sait pas par quel bout prendre leur travail ; et c'est seulement lorsqu'ils sont morts que les critiques sortent des trous où ils se terraient à l'abri des fureurs de leur talent pour dissenter savamment sur les merveilles de la tempête qui a soufflé et s'est dépensée en pure perte*."

Ne pourrait-on pas en dire autant de bon nombre d'auteurs de romans noirs ?

Hervé Jaouen

Merci **Hervé**, qu'on peut retrouver sur **bbb**, comme [auteur](#) et [traducteur](#)...

[1] 101 livres irlandais qu'il faut lire, Curragh Press, 2008